Ami du Clergé du 16 mars 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — IX. Le remède pour les âmes *(Jeudi Saint)*, 161.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — IX. Contrition, confession et satisfaction, 164.
Instructions du dimanche. — XXII. *Dim. de la Passion* : Le respect dû aux églises, 167.
Triduum pour l'Annonciation. — I. Je vous salue, pleine de grâce, 169. — II. Le Seigneur est avec vous, 171. — III. Vous êtes bénie entre les femmes, 172.
Chemins de Croix pour le Carême. — V. Avec Notre-Dame des Sept-Douleurs, 174.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Pratique de sainte Rose de Lima, 176.

CONFERENCES DE CAREME

IX

LE REMÈDE POUR LES AMES

(Jeudi Saint)

Mes bien chers frères,

Dans votre vie, à côté de souvenirs douloureux qui restent gravés au plus profond de votre cœur en traits de sang, vous conservez, j'en suis sûr, la mémoire de certaines heures bien fugitives, certes, mais combien douces cependant, dont le rappel suffit parfois à diminuer, si peu que ce soit, les angoisses du présent.

Si vous aviez à déterminer le jour de votre joie la plus saine, la plus exempte de soucis, vous choisiriez, n'est-il pas vrai ? celui de votre première communion. Les joies de l'enfance sont sans mélange et sans retour pénible sur le passé : elles vont droit devant elles, sans s'occuper d'autre chose que de ce qui en constitue l'objet, et c'est bien là l'essence de la joie de la première communion : c'est la rencontre de Jésus avec une âme d'enfant.

Si chacun de vous, chrétiens, a connu cette heure exquise entre toutes, qui laissera toujours monter de votre âme un parfum impérissable, l'Eglise catholique, notre Mère, l'a connue aussi jadis pour la première fois.

Pourquoi tant de solennités dans les offices de ce jour du Jeudi Saint, pourquoi ces ornements, ces lumières, ces chants ? C'est que l'Eglise célèbre, elle aussi, dans une allégresse inépuisable, l'anniversaire de sa première communion. Elle a voulu chanter aujourd'hui les louanges de l'Hostie trois fois sainte ; elle a invité ses fidèles à commémorer eux-mêmes en ce jour l'anniversaire de leur première communion par la réception du sacrement de l'Eucharistie ; elle vous appelle ce soir dans cette église, autour de cette chaire, après votre journée de travail, pour entendre parler de l'Eucharistie.

Aussi lui obéirons-nous avec joie et piété : ce sera une méditation plus qu'un sermon ; une action de grâces continuée, pour ceux qui ont eu l'ineffable bonheur de faire leurs pâques ce matin ; une préparation anticipée, pour tous ceux qu'un empêchement légitime ou quelque scrupule tenace ont pu arrêter ce matin sur le chemin de la Table sainte; — afin que tous, communiants de ce jour ou de dimanche prochain, nous jouissions ensemble des richesses que nous a apportées N.-S. Jésus-Christ dans le sacrement béni de l'Eucharistie.

Nous rappellerons en premier lieu l'institution de l'Eucharistie et la douceur d'un tel souvenir. Nous tâcherons ensuite de mieux comprendre ce qu'est pour notre âme le pain eucharistique, un aliment nécessaire. Enfin nous nous demanderons tout naturellement quelle conduite doivent tenir nos âmes envers la sainte Eucharistie, notre aliment.

I. — *L'Eucharistie, souvenir de Jésus*

Vous la connaissez cette page si belle et si touchante de l'Evangile où nous est racontée, en termes d'une simplicité sublime, l'institution du Sacrement de nos âmes. L'Evangile d'ailleurs se contente de noter le fait, laissant aux commentateurs le soin pieux de le développer.

Ce fut très vraisemblablement à la fin du second repas pour la célébration de la Pâque, celui qui suivait la manducation de l'agneau et des herbes amères, que Jésus, dans la rapidité de quelques minutes, en quelques mots précis, réalisant enfin le grand dessein qui depuis les premiers instants de sa vie humaine faisait battre son Cœur, créa par sa divine puissance le miracle de sa Présence réelle destinée à se perpétuer sur la terre jusqu'à la fin des temps.

Pendant le souper, alors qu'il allait être fini, mais que les convives mangeaient encore, Jésus prit du pain, le pain azyme qui se trouvait sur la table, rendit grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Puis, sans interruption, prenant la coupe, il rendit grâces et la donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui est répandu pour un grand nombre en rémission de leurs péchés : toutes les fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. »

Le prodige est accompli : Jésus a institué l'Eucharistie. Quel souvenir !

Nous sommes au soir du Jeudi Saint. Jésus est là, entouré de ses Apôtres, ses amis : il n'est rien de plus réconfortant qu'une sainte amitié. Mais sa physionomie est empreinte de tendresse et de mélancolie, car le sacrifice suprême approche. Il sait qu'il devra bientôt s'éloigner et qu'il disparaîtra aux yeux de ses amis.

Sans doute il leur laisse son enseignement; mais les années n'ont-elles pas raison des mémoires les plus tenaces ? « Et puis, se disait Jésus, les générations à venir n'auraient plus que la lettre de mes paroles : je veux mêler ma vie à leur propre vie ; alors ils se souviendront à jamais, ce sera la conquête définitive de leurs âmes. Mon corps par sa présence sera parmi eux mon souvenir vivant. »

C'est que l'homme est si sensible au culte du souvenir !... Nous n'occupons qu'un point dans l'espace : nous sommes comme les flots de l'Océan qui se poussent les uns les autres. Notre travail présent ne nous permet pas de goûter à ce qui nous entoure, et la vie coule en entraînant tout avec elle. Tour à tour nous saluons quelque paysage rêveur ou mélancolique, quelque personne que nous voudrions aimer ; hélas ! il nous est impossible de fixer le moment présent qui s'est déjà enfui.

Pour y remédier, une seule ressource demeure

pour notre âme qui rattache le présent au passé et ne vieillit jamais : le souvenir. A défaut de la réalité évanouie, nous conservons dans le temple secret de nos âmes les images des joies disparues.

C'est ainsi que nous gardons en nous, dans notre cénacle intime, certaines paroles et certaines visions. Parfois ce sera le testament d'un père, un paquet de lettres d'une mère, quelques mots écrits par un père spirituel ou par quelque âme que nous considérions comme sainte, ou simplement des impressions à la fois vagues et imprécises dont l'atmosphère persistante baigne notre âme.

Mais s'il s'agit d'un être cher parti pour le ciel, n'éprouve-t-on pas un sentiment où il entre plus de joie que de tristesse à retrouver un objet qui lui avait appartenu, une lettre, un bibelot quelconque? Et plus l'objet le touchait de près ou faisait partie de lui-même, plus l'émotion grandit. N'est-elle pas plus vive encore lorsque nous retrouvons une chose que le cher disparu nous avait destinée et qui porte à nos yeux, quelque grande ou minime que soit sa valeur matérielle, la marque indubitable de son affection pour nous ? De toucher à cette relique fait revivre en nous l'absent à jamais disparu.

Mais quel trésor peuvent nous laisser nos amis ou nos parents ? Des objets matériels, le produit de leur intelligence, et c'est beaucoup déjà; mais comme c'est peu, puisque la vie en est absente !

Comme Jésus nous connaissait bien ! Sans doute il nous a laissé sa parole dans l'Evangile, et toute notre vie ne saurait suffire à épuiser un tel trésor. Mais il a voulu faire plus : il est resté lui-même parmi nous et a confié à des êtres choisis par lui et marqués de son sceau le privilège insigne de perpétuer sa présence dans le monde.

Ah ! comme nous sommes loin des souvenirs matériels, si précieux soient-ils ! Quand nous recevons la sainte Eucharistie, ce n'est point le symbole de la réalité la plus belle qui soit, c'est la réalité elle-même, c'est Jésus livré pour nous et se livrant de nouveau à nous afin de demeurer à jamais au milieu de nous et en nous.

Qui dira la grandeur incommensurable d'un tel mystère ? Qui sondera l'abîme d'une telle bonté ? Quel être humain, si ambitieux, si génial soit-il, aurait jamais imaginé une telle merveille qui permet de réaliser au gré de l'homme l'union avec son Dieu par la communion à son corps ?

Souvenir de Jésus, souvenir ineffable, dont nous ne pouvons que balbutier la grandeur et l'infinie douceur. Comme vous êtes bon, Seigneur, d'être ainsi demeuré avec nous et de nous avoir laissé de vous-même l'incomparable souvenir de votre Corps sacré !

Jésus a institué l'Eucharistie : quel souvenir !

II. — *L'Eucharistie, aliment nécessaire de l'âme*

Mais nos frères séparés des Eglises protestantes voient, eux aussi, dans l'Eucharistie un souvenir, un mémorial... Plaignons-les, m. f., de s'arrêter ainsi sur le seuil et d'oublier que, selon la parole même de Jésus, son corps est « vraiment une nourriture et son sang véritablement un breuvage », autrement dit, de ne pas considérer le sacrement de l'Eucharistie comme la nourriture normale de l'âme chrétienne.

L'homme est composé de deux éléments bien distincts qui cependant forment un tout : un élément qui vient de la terre, le corps, l'autre qui vient du ciel, l'âme, et tous les deux dans le même être vivent d'une vie distincte. Le corps, élément humain, pour entretenir en lui la chaleur vitale réclame impérieusement une nourriture proportionnée à sa nature et à ses besoins : nous la lui donnons plusieurs fois par jour, et si nous avons le malheur de l'oublier, il se charge de faire entendre sa plainte. L'âme, être vivant, être surnaturel, saurait-elle vivre sans un aliment, sans son aliment ? Non, m. f., car l'âme comme le corps réclame une nourriture proportionnée à sa nature et à ses besoins.

De même que toute vie physique est un mouvement qui tend progressivement à diminuer, s'il n'est pas entretenu; de même toute vie surnaturelle, image de la vie divine dans l'immense mouvement de laquelle nous sommes tous entrés le jour de notre baptême, lorsque sur le sauvageon que nous étions a été greffée la vie même de Dieu par la vertu du sang du Christ ; de même, dis-je, toute vie surnaturelle, et donc la vie de notre âme, est un mouvement qui tend à sa fin ou tout au moins diminue d'intensité s'il n'est pas entretenu.

La nourriture corporelle, composée d'éléments matériels, ne saurait remplir ce rôle : nous savons même par expérience qu'elle est souvent un obstacle à la vie de l'âme. La nourriture intellectuelle ne peut pas davantage, de par son origine humaine, combler une nature qui est née du divin et qui réclame du divin. La vie de la grâce, que tout chrétien porte en lui, n'est-ce pas déjà, encore qu'elle soit voilée à nos yeux, la vie éternelle ? Et quel est donc le pain de la vie éternelle, *panem sanctum vitæ æternæ*, sinon l'Eucharistie, aliment normal et nécessaire de la vie surnaturelle de tout chrétien ?

Aussi bien l'Eucharistie joue effectivement, par rapport à l'âme, le rôle d'un aliment : elle soutient les forces surnaturelles, elle les répare, elle les augmente, elle charme.

1. Elle *soutient* les forces naturelles. Elle ne donne pas la vie de l'âme, la supposant acquise au baptême, pas plus qu'elle ne la rend, si elle a été détruite par une faute grave : ceci est le rôle du sacrement de Pénitence. Mais elle entretient dans l'âme la chaleur divine, elle joue le rôle, excusez cette comparaison familière, d'une sorte de combustible que l'amour de Dieu précipite dans le foyer de notre âme et qui provoque une nouvelle flamme et une nouvelle poussée de chaleur. Ainsi l'Eucharistie empêche l'âme de s'étioler, de vivre comme au ralenti, et lui apporte le moyen efficace de se laisser envahir un peu plus par la vie divine.

2. Si elle soutient les forces surnaturelles, elle les *répare* aussi. Quand un être s'anémie, on lui fait prendre des toniques, des fortifiants. Mais quand le même phénomène de fatigue, de lassitude, se produit dans une âme, il lui faut aussi un tonique puissant, et c'est l'Eucharistie. Si la piété faiblit, si le devoir est trop lourd à porter, si la tiédeur et le découragement menacent de s'installer dans l'âme et d'y faire leurs ravages sournois, si la tentation tire l'homme de tout son poids infernal vers la terre, si l'on a peur de tomber dans le péché, c'est vers vous, Eucharistie divine, qu'on se tourne : *O salutaris Hostia, da robur, fer auxilium !* Hostie qui nous sauvez, donnez à nos cœurs la force du chêne, apportez-nous le secours que nous attendons !

3. L'Eucharistie qui soutient, répare et augmente les forces de l'âme, vient aussi en elle pour la combler d'une manière ineffable, *omne delectamentum in se habentem*, car elle contient tous les *charmes* possibles.

Ici, m. f., ce serait à chacun de vous de parler et de rappeler en son âme le souvenir de minutes quasi-divines : joies de la première communion, d'une communion mieux préparée, à la fin d'une retraite pascale, d'une retraite fermée, d'une clôture de mission, communion aussi douce au cœur aimant de Jésus et à l'âme que le baiser du père de l'enfant prodigue à son fils repentant, après une faute grave, pour sceller le pardon.

Oh ! ces communions, il faut en avoir senti soi-même toute la douceur inexprimable pour avoir pressenti l'infinie miséricorde et la bonté de Dieu ! *Expertus potest credere :* celui qui en possède la précieuse expérience, celui-là le sait.

En ce moment, m. f., dites merci à Dieu pour les communions si nombreuses déjà qui sont venues alimenter votre âme, comme nous, vos prêtres, nous lui disons, avec une émotion mal contenue, notre joie, notre fierté d'avoir été choisis, notre désir ardent de devenir des ministres moins indignes de son Eucharistie.

III. — *L'Eucharistie, nous en nourrir*

Jésus a institué l'Eucharistie : quel souvenir ! Il l'a créée pour nous nourrir : quelle bonté ! Voilà sa part dans l'œuvre divine ; comment devons-nous répondre à un tel bienfait ?

Puisque l'Eucharistie est notre nourriture, il faut *la recevoir*, la recevoir *souvent*, et la recevoir *comme le veut l'Eglise*.

1. *Il faut la recevoir.* Va-t-on démontrer à un enfant la nécessité de manger ? S'il refuse, on le force, et on cherche à lui prouver alors qu'il faut manger, même si l'on n'en sent pas le besoin, simplement parce qu'il faut vivre.

Il est des âmes qui prétendent n'avoir pas besoin de l'Hostie : de grâce, qu'elles ne confondent pas l'appétit, qui est désirable mais non pas nécessaire, avec la loi de vie qui impose la nourriture pour les âmes comme pour les corps, et qu'elles communient !

D'autres n'ont pas besoin qu'on leur rappelle cette nécessité et qu'on en tente devant elles une démonstration. Ce n'est point à elles que s'adresse l'ordre de l'Eglise pour la communion annuelle, et même son invitation pressante à s'approcher aussi souvent que possible du Sacrement béni : elles éprouvent comme une sensation physique de leur impuissance, elles ne comprennent pas seulement, elles savent qu'il leur faut Dieu et que si, sans lui, l'âme ne peut rien faire d'utile à son salut, avec lui tous les horizons se découvrent et toutes les routes sont ouvertes.

Soyez de ces âmes, m. f., qui ne pourraient pas concevoir leur vie sans la présence eucharistique renouvelée aussi souvent que possible, car cette présence crée dans l'âme comme un état d'offrande, de donation au Maître qui ne l'envahit que pour lui apporter sa pacifiante félicité.

2. Il faut recevoir l'Eucharistie ; il faut *la recevoir souvent.* Ce pain divin ne doit-il pas être, comme l'autre, notre pain quotidien ?

Je sais bien qu'il est des chrétiens qui prétendent ne communier que pour faire leurs pâques, ou en tout cas très rarement. Que diraient-ils à quelqu'un qui avancerait devant eux cette énormité : « Moi, je ne mange que lorsque je suis épuisé ! » Ils lui répondraient tout simplement ces paroles que leur dicterait le bon sens : « Mon pauvre ami, si vous voulez en hiver avoir chaud chez vous, vous suffira-t-il que le feu ait été allumé au début de la saison froide ? Vous devez l'entretenir, enlever les cendres et remettre souvent du combustible. Si vous prétendiez vous révolter contre cette nécessité élémentaire, le feu s'éteindrait, tout simplement. »

Si donc je vous demande : « Communiez-vous ? » et que vous répondiez : « Oui, à Pâques et aux grandes fêtes ; cela me suffit, » quelle réponse méritez-vous ? Je vous dirai : « Mon ami, vous portez toujours la vie de Dieu en vous, puisque vous conservez l'état de grâce, mais vous vivez d'une vie très ralentie. Une tentation plus forte peut survenir : que ferez-vous ? Où trouverez-vous la force de résister ? Dans votre énergie, direz-vous peut-être ? Hélas ! c'est le colosse aux pieds d'argile, la volonté humaine aux prises avec les séductions de l'orgueil ou de la sensualité. Vous protestez en disant : « Rassurez-vous, je saurai ne pas descendre jusqu'au bout la pente fatale. » Pauvre ami, votre histoire atteste de votre part une certaine candeur ; mais dites-vous bien qu'elle est vieille comme le monde, vieille comme les illusions, vieille comme le péché. Seul, vous êtes condamné à la vie banale, ou à la tiédeur, ou bien aux surprises du laisser-aller ; avec Jésus, vous serez plus fort pour repousser la tentation et redire à la suite du divin Maître la parole libératrice : « Retire-toi, Satan ! »

Comprenez-vous alors, m. f., pourquoi le saint pape Pie X, rappelant à l'Eglise la tradition des siècles primitifs oblitérée par l'action desséchante du protestantisme et du jansénisme, a redonné l'Eucharistie aux petits enfants ? A l'heure où le mal verse dans ces jeunes pousses que sont les âmes d'enfants sa sève malfaisante, Pie X, pour les orienter et les fixer dès le principe dans la voie du bien et de la lutte nécessaire contre les défauts envahissants, a voulu leur procurer la seule force qui soit vraiment efficace, celle de Dieu, la force même de Jésus avec la vertu souveraine de son corps et de son sang.

3. Mais pour que l'Eucharistie produise en chacun de nous les effets merveilleux dont elle est la source, il faut que nous la recevions *comme le veut l'Eglise.*

a) Et d'abord, *qu'elle ne soit pas isolée dans notre vie.* L'action en nous de la sainte Hostie ne cesse pas avec la présence eucharistique, limitée à quinze minutes environ. Communier, ce n'est pas seulement accomplir à un office liturgique un acte liturgique; c'est s'approvisionner de divin pour toute la journée, si l'on a le bonheur de communier tous les jours, ou pour toute la semaine, si le travail quotidien met un obstacle à la communion de chaque jour. C'est vivre sous le rayonnement de l'Hostie ; c'est emporter de l'église, dans une âme joyeuse et recueillie, avide de silence pour maintenir le contact avec Celui qui est là pour apporter un accroissement de vie divine, l'Hostie pure, sainte, immaculée, qui va pénétrer de sa leçon d'amour et de sacrifice toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions.

« Un homme se lève, a écrit un auteur contemporain, assiste à la messe, communie. Toutes les heures qui suivent sont baignées de Dieu. Qu'il travaille, qu'il médite, qu'il parle à un ami, la grâce sacramentelle imbibe cette journée, au point que si jamais il fut enclin à l'ennui, à la terreur de la solitude, l'en voilà guéri à jamais. Etre seul et n'être pas seul, cette absurde exigence est miraculeusement contentée. Solitude peuplée, solitude comblée. Comme la lumière dès l'aube décore le désert, la petite hostie de ce matin se lève, monte, rayonne, prend pos-

session de cette créature avec une puissance tranquille. »

Pour que l'Hostie produise en nous ces merveilles, elle ne doit pas être isolée en nous.

b) Il faut aussi, je dirais : nécessairement, *qu'elle nous rende meilleurs*. On se nourrit pour entretenir ou refaire ses forces ; on communie de même pour être plus fort, nous l'avons déjà affirmé.

La communion nous aidera à mieux accomplir notre devoir d'état, si pénible qu'il soit, en y apportant une probité professionnelle sans défaut, même si nous n'avons pas d'autre sanction que celle de notre conscience et de Dieu vivant en nous. Ainsi notre travail, même s'il est très obscur, sera sanctifié et viendra s'ajouter dans une coopération mystérieuse et réelle à l'œuvre de la Rédemption.

Et si la souffrance nous visite, nous unirons notre souffrance à celle de Jésus : sa venue en nous nous aidera à porter notre croix, ou à la recharger sur nos épaules si la lassitude nous avait dicté un geste de découragement. Demandez aux âmes douloureuses, aux corps meurtris, si la souffrance ne devient pas la plus haute école de vie, parce que la sainte Hostie transforme la faiblesse humaine en force !

S'il s'agit de vaincre une tentation, on redira avec le saint Curé d'Ars : « La communion éteint l'impureté comme l'eau éteint le feu » ; et si l'on est condamné à passer son existence dans des conditions difficiles, on se souviendra des confidences du P. Damien : « Ma vie serait intolérable sans l'Eucharistie, écrivait-il à un ami ; avec Notre-Seigneur, je suis gai et vaillant avec mes lépreux. »

Et si l'épreuve physique se transforme en épreuve morale et devient persécution, on saura, là surtout, que la sainte Hostie est la grande source de force. Dans une récente persécution en Annam, un gouverneur païen ne déclarait-il pas : « Défense d'apporter aux chrétiens un certain pain magique, qui les rend insensibles à la douleur et les fait mourir avec joie ! »

Mourir avec joie, voilà bien l'effet presque paradoxal de la sainte Eucharistie ! Tous les prêtres vous diront qu'ils ont vu des yeux de moribonds s'illuminer d'une clarté céleste à la vue de l'Hostie qui était le viatique pour le grand voyage.

En vérité le Pain eucharistique est voulu par Dieu pour nous fortifier et nous rendre meilleurs.

c) C'est que l'Eglise veut que l'Eucharistie nous *transforme* et fasse de nous d'autres créatures. Aussi réduit-elle au minimum les conditions requises pour communier : être en état de grâce et porter dans sa vie une intention droite.

Cela ne signifiera pas qu'on sera à l'abri de toute misère et que les défauts disparaîtront comme par enchantement. Mais cela veut dire qu'une âme qui reçoit son Dieu ne pourra pas constater en elle de fâcheuses dispositions ni de faiblesses conscientes, sans lutter pour s'en rendre maîtresse.

Comment d'ailleurs en serait-il autrement si l'on prépare comme il convient la venue de Jésus en soi, si l'on pense à la joie de la communion passée et au bonheur de celle qu'on attend, si l'on demande comme grâce suprême l'union avec ce Dieu qui est devenu le pain quotidien ? Dans de telles conditions on ne peut concevoir la permanence dans l'âme d'une attache quelconque au péché : dès que l'âme, qui vit de son Dieu et dans son intimité, découvrira quelque affection au péché, bien vite elle s'armera de courage pour lutter contre cette imperfection ou ce défaut, et elle n'aura de cesse qu'elle n'ait remporté une victoire complète. Telles sont les bienheureuses exigences de l'Eucharistie.

Il avait compris cette doctrine, si simple, si exaltante, ce jeune homme qui s'éteignait récemment après de longs mois de maladie et disait à sa mère quelques instants avant sa mort : « Maman, tu pourras mettre des lis sur ma tombe : je n'ai jamais commis le mal ! » Il avait réalisé à la lettre, sans aucune exagération, la parole de l'apôtre S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » La voilà bien, cette transformation qui est le terme de la vie eucharistique en nous et qui nous permet, dans les infirmités d'une chair fragile, de trouver déjà un avant-goût, d'une douceur incomparable, de la joie céleste. Et cette joie, cette transformation, elles ne sont pas réservées à une élite de privilégiés : elles seront votre partage, m. f., si vous le voulez et si vous communiez comme le demande votre Mère la sainte Eglise.

* *

Jésus a institué l'Eucharistie : quel souvenir !

Jésus a fait de l'Eucharistie un aliment de l'âme : quelle bonté !

Jésus veut que l'Eucharistie soit l'aliment de notre âme : sachons répondre à son invitation et prendre place au festin qu'il nous a préparé. Ainsi nous comprendrons mieux chaque jour la grandeur du don qu'il nous fait et la joie montera, en un jour comme celui-ci, de nos cœurs à nos lèvres pour lui clamer notre reconnaissance.

O notre Père, auteur et consommateur de notre vie divine, que nous gardons en nous comme le trésor le plus précieux, donnez-nous aujourd'hui, et tous les jours de notre vie, le pain quotidien qui accroîtra en nos âmes la vie de votre fils Jésus, la très sainte Eucharistie ! Ecartez de nos pas la tentation où nous pourrions succomber ; délivrez-nous du mal que nous devons redouter et haïr plus que tout autre, le péché, jusqu'au jour où l'Eucharistie, pain des voyageurs, ne nous sera plus dispensée, jusqu'au ciel où, nous l'espérons, la miséricorde d'un Dieu infiniment bon nous réunira tous pour un bonheur sans fin. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

IX

CONTRITION, CONFESSION ET SATISFACTION

(Mardi Saint)

Mes frères,

C'est au Calvaire que s'est opérée la Rédemption du monde. C'est la croix de Jésus-Christ qui a racheté le genre humain du péché et l'a réconcilié avec Dieu. La mort de Jésus-Christ au Golgotha fut, selon S. Paul dans l'épître aux Hébreux, un sacrifice, mieux que cela, le seul sacrifice vraiment efficace de toute la suite des âges. On y trouve tous les éléments constitutifs du sacrifice véritable : un prêtre, une victime, une immolation et une oblation, un hommage expiatoire, et tout cela pareillement universel. Jésus-Christ, dans sa Passion, fut le prêtre de tous les hommes, il fut victime pour tous les hommes, il s'immola et s'offrit au nom de tous les hommes, il expia les péchés de tous les hommes.

La Croix, source du salut universel, est devenue par là-même le symbole de l'espérance universelle. Nous la plaçons sur nos autels, sur les flèches de nos églises et de nos cathédrales, aux carrefours de nos routes, aux murailles de nos demeures et sur les tombes de nos morts.

Ce que nous avons dû retenir de l'exposé contenu dans notre précédente instruction, c'est que le drame de la Passion est le point culminant de l'histoire spirituelle de la création. Nous y avons vu Jésus-Christ aux prises avec Satan, l'amour avec le péché, la miséricorde avec la justice. Il n'est point de spectacle plus émouvant au monde. Et c'est un devoir pour nous d'en rafraîchir constamment en nous-mêmes le souvenir sacré, afin que l'accoutumance ne nous en fasse jamais perdre de vue la grandeur incomparable, la bienfaisance indicible, l'inépuisable fécondité.

C'est de la Passion de Jésus-Christ que découlent tous les fruits du christianisme au fond des cœurs et cela jusqu'à la fin des siècles. De même que ces neiges, que nous appelons les neiges éternelles et que l'on aperçoit au sommet des hautes montagnes, alimentent, par mille chemins secrets, les sources, les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui vont arroser et fertiliser les plaines et se jeter enfin dans l'immensité des mers, ainsi les mérites infinis du sacrifice sanglant du Christ ont formé, sur la montagne du Calvaire, une réserve prodigieuse de richesses mystiques, dont tous les secours, toutes les grâces, tous les dons de Dieu ne sont que l'écoulement dans nos âmes, c'est-à-dire ce que Jésus lui-même, parlant à la Samaritaine, appelait « une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. »

Mais Jésus-Christ a-t-il prévu, et s'il a prévu, a-t-il révélé la nature des canaux qui amènent jusqu'à chacun de nous ces puissances de réconciliation et de pardon, qui ont été renfermées par lui dans sa mort expiatoire ?

Oui, m. f., ces canaux, il les a prévus et il les a fait connaître : ils sont ce que nous appelons les sept sacrements, d'un mot qui en indique, sans ombre de doute, le caractère éminemment sacré.

De ces sacrements, celui qui tient de plus près au sacrifice du Calvaire, au point d'en être un renouvellement quotidien, c'est l'Eucharistie. Nous en parlerons prochainement, au jour anniversaire de son institution, le Jeudi Saint. Aujourd'hui, je traiterai devant vous du sacrement de miséricorde et de pardon qui se nomme la Pénitence, parce que c'est lui qui vous préparera immédiatement à la réception de votre Dieu dans la communion pascale, et je vous en exposerai sommairement les trois parties constitutives : la contrition, la confession, la satisfaction.

I. — *La contrition*

Ce qui doit remplir l'âme sincère d'une admiration toujours nouvelle, dans la méditation des dogmes chrétiens, c'est la profondeur de sens qu'ils renferment et l'étonnante adaptation que l'on remarque en eux aux lois les plus évidentes de la nature morale de l'homme.

Prenons ici comme exemple la manière dont le pardon des péchés, cette condition essentielle du salut, après avoir été obtenu une fois pour toutes au Calvaire, est appliqué individuellement à chaque pécheur.

La désobéissance a été un acte de liberté de la part de l'homme. Si cet acte n'avait pas été libre, il ne serait pas un péché, il n'y aurait dans celui qui l'a commis aucune responsabilité. Il suit de là que le pardon est impossible sans un retour de la même liberté qui a commis la faute. Il est nécessaire que le pécheur regrette sa faute, qu'il en déteste la malice, qu'il soit intérieurement affligé, meurtri, brisé d'avoir par elle offensé l'infinie majesté de son Dieu. Sans cela, sans ce « brisement intérieur », que nous appelons la *contrition*, — car c'est le sens originel de ce mot : un brisement, — il est impossible que Dieu nous pardonne et que notre péché soit détruit. Je dis que cela est impossible, parce que cela serait injuste, immoral, attentatoire à la liberté humaine, contraire à la sagesse divine.

Mais à quoi bon insister, à grand renfort d'expressions abstraites, sur une vérité aussi évidente ? L'Evangile ne le dit-il point d'une façon infiniment supérieure, en ne recourant qu'à des comparaisons concrètes ?

Il est une parabole que l'on a pu nommer « la perle des paraboles », et dans laquelle Jésus a décrit, à sa manière inimitable, la tragédie du péché et du repentir. Cette parabole est celle de l'Enfant prodigue.

Rappelez-vous, et si vous possédez une *Vie de Jésus* comme Livre de votre foyer, relisez-la à tête reposée :

« Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son père : « Père, donnez-moi la part de fortune qui me revient. » Et il leur partagea son bien. Et peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, s'en alla vers un pays lointain. Et il y dissipa toute sa fortune par une vie de folles dépenses. Or, comme il avait tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là. Et il commença à sentir la gêne. Et il alla s'attacher à l'un des habitants du pays qui l'envoya dans ses terres paître les pourceaux. Il aurait bien eu envie de se rassasier des caroubes que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Alors, rentrant en lui-même, il se dit : « Combien de mercenaires de mon père ont du pain à satiété, tandis que moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai et j'irai à mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. » Et s'étant levé, il revint vers son père. »

N'allons pas plus loin dans cette citation de l'Evangile. C'est l'histoire du pécheur qui est ici racontée, avec une délicatesse de touche, une sûreté de psychologie, une beauté de tendresse auxquelles nulle invention humaine n'aurait pu atteindre. Non ! il n'y a pas de tragédie plus poignante que celle du péché et du repentir.

Jésus avait commencé sa vie publique en appelant les hommes à la pénitence : « Faites pénitence, avait-il dit, car le règne de Dieu est proche ! » On l'avait encore entendu dire une autre fois : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ! » C'était donc la grande affaire de sa vie et le dernier but de sa mort. Aussi, ne nous étonnons pas des couleurs si naturelles et si vives avec lesquelles il sait dépeindre la légèreté insouciante de l'âme pécheresse, son empressement à s'éloigner de la demeure du père, la promptitude de sa déchéance dans le vice et la débauche, la détresse indicible dans laquelle ses fautes la font tomber !... Cet enfant prodigue, ô pécheur, c'est toi-même. Cette dissipation de fortune, c'est l'abus des dons que Dieu t'avait accordés comme part de son

héritage. Cette famine, c'est le vide, le néant des satisfactions humaines. Cela, tous les pécheurs l'ont senti ou le sentiront un jour ou l'autre. J'en atteste ce poète païen qui a parlé si fortement, il y a deux mille ans, de cette amertume qui traverse le débauché, au sein même des fleurs de mal qu'il veut cueillir. J'en atteste ce poète chrétien du siècle dernier qui a écrit ces deux vers que tout le monde sait par cœur :

« Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir ! »

Et il faut qu'il en soit ainsi ! C'est une faveur de Dieu que ces épines qui se rencontrent parmi les roses sanglantes des plaisirs coupables. C'est une grâce insigne que la misère où nous jette la révolte contre la loi morale. Car, ô merveille, voici que de l'excès même de cette misère va sortir le salut. Comment donc ? Par la vertu du repentir, par la force de la contrition. Toujours de sa façon légère et profonde, Jésus, en deux lignes, indique les divers degrés de cette contrition. C'est d'abord un sentiment d'accablement personnel, d'envie pour ceux qui sont restés dans la maison du Père : « Moi, ici, je meurs de faim ! » Et voilà ce que nous appelons la contrition imparfaite ou attrition, fondée sur l'horreur du châtiment et la laideur du péché. De là, cependant, le Prodigue passe bien vite à la contrition parfaite, il regrette son péché non plus pour la punition qu'il a reçue, mais pour l'offense faite à Dieu : « *Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous !* » Et à peine a-t-il dit cela qu'il se lève, qu'il part, qu'il arrive. Il confesse sa faute et il est, sans délai, pardonné, rétabli dans tous ses droits de fils de la maison !

Est-ce que cela n'est pas admirable ? Heureux le pécheur qui a compris que c'était là son histoire, tirée du Cœur même de Jésus ! Heureux celui qui a conçu le repentir de sa faute ! C'est la première condition de sa réconciliation avec Dieu.

II. — *La confession*

Et voici la seconde : la confession de ses fautes. La parabole l'a indiquée finement. Comme s'il oubliait que le Père, dans cette parabole, représente Dieu lui-même, Jésus fait dire au Prodigue repentant : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Il lui fait faire un aveu. Il le met dans la posture de celui qui se confesse. Il suppose donc que le Père qui est dans les cieux est, sur la terre, représenté par quelqu'un qui tient sa place et à qui le repentant dira également : « Père, bénissez-moi, parce que j'ai péché ! »

Mais Jésus ne s'en est pas tenu à une simple insinuation. Ce Père qui ici-bas représente le Père qui est dans les cieux, il a voulu le mettre à la portée de chaque pécheur. Et pour cela, il a accordé à ceux qui tiennent sa place ici-bas, à ses apôtres, à leurs successeurs, à leurs auxiliaires autorisés, à tous ceux qui sont ses prêtres, le pouvoir divin de remettre les péchés. Il leur avait dit de son vivant : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Mais, après sa résurrection, il fut beaucoup plus explicite, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit, ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ! »

Qui pouvait parler ainsi, si ce n'est celui qui savait ce que c'est que le péché, celui qui avait, peu de jours auparavant, donné sa vie pour les péchés des hommes ? Mais puisqu'il l'a dit, qui donc pourrait croire qu'il ait parlé à la légère ? C'est le propre des hommes de dédaigner trop souvent cette grave question du péché, de vouloir l'ignorer, d'en détourner leur attention. Mais Dieu sait bien que le péché est pour nous un problème de vie ou de mort éternelle : « Etre ou ne pas être, tout est là, » aurait dit le poète. Donner à ses prêtres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, c'était créer un tribunal des grâces, obliger le pécheur désireux du pardon à comparaître devant ce tribunal, à y faire l'aveu de ses fautes, puisque le juge ne peut les connaître autrement que par cet aveu. Et c'était du même coup instituer la confession. La tradition catholique l'a toujours compris de la sorte et quiconque y réfléchira, en se rappelant ce qu'est le péché aux yeux de Jésus, sera contraint de le comprendre de même.

Ainsi la parabole de l'Enfant prodigue se trouve complétée, ainsi la loi du repentir se trouve confirmée, ainsi et ainsi seulement le pardon divin, mérité une fois pour toutes, comme nous l'avons dit, au Calvaire, peut être apporté, avec certitude, avec précision, avec toutes les délicatesses personnelles utiles à chaque cas particulier, jusqu'à l'âme pécheresse.

C'est qu'en effet ce tribunal, institué par Jésus-Christ, diffère étonnamment de tous les tribunaux humains. Il ne poursuit personne ; le pécheur doit s'y présenter de lui-même, par un acte de sa liberté. S'il y vient pour s'humilier, ce n'est pas devant un homme, mais devant Dieu qu'il représente, car celui qui recevra ses aveux est un homme, lui aussi, soumis à la même loi de la confession, sujet aux mêmes infortunes morales et apte par là-même à les comprendre à demi-mot, à en faciliter la révélation secrète, à en guérir les blessures intimes. Dans ce tribunal, tout coupable qui s'accuse est absous, tandis que tout pécheur qui refuse de se repentir est condamné. Je l'ai nommé tout à l'heure un « tribunal des grâces ». Il n'a été établi en effet que pour pardonner, pour panser les plaies de l'âme, pour réhabiliter le pécheur.

Le prêtre qui y siège est à la fois un juge, un médecin, un père, un docteur spirituel. Son rôle est tout de bonté, de condescendance, de pitié divine, de miséricorde chrétienne. Il ne doit pas se borner à réciter une formule sacramentelle ; il doit conseiller, encourager, éclairer, remettre en marche.

Quiconque voudra bien réfléchir aux bienfaits de la confession les trouvera dignes d'un Dieu. C'est par elle que l'âme s'étudie elle-même, apprend à se connaître, à se défier de ses propres entraînements, à se dégager de ses chaînes, à choisir sa route qui doit être la route du vrai bonheur en Dieu et avec Dieu.

C'est par la confession surtout qu'elle retrouve, avec la certitude du pardon divin, ce trésor inestimable qui se nomme *la paix*. Sans doute, on a prétendu parfois que, pour tout cela, la confession faite à Dieu seul et non à un prêtre autorisé par Dieu, serait bien suffisante et sûrement bien plus commode. Mais qui donc pourra dire, en toute sincérité, que le résultat est le même ? Est-ce que la facilité même du pardon ainsi obtenu ne causera pas une facilité de rechute, une facilité d'illusion sur la patience divine ? Tout le monde connaît les vers fameux du poète français sur ce point :

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre :
Il ne voit pas le sang épongé reparaître,
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné !

J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine ;
Où je l'ai dit la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné !

Cette observation est un aveu du bon sens. La confession n'est pas moins inscrite dans la nature humaine que la contrition elle-même.

III. — *La satisfaction*

Et il en faut dire autant de la satisfaction, troisième partie de la pénitence du côté du pécheur. Toute faute réclame une réparation. C'est cette réparation que nous appelons la satisfaction. Sans doute, Jésus-Christ a fait déjà le nécessaire. L'expiation, c'est lui qui l'a assumée sur la Croix. Et c'est pourquoi, en son nom, l'Eglise, dispensatrice des mérites de son sacrifice, a pu diminuer, au cours des siècles, le fardeau de la réparation personnelle qui nous est laissée.

Rappelons d'abord qu'à chaque homme un pardon total et sans condition est accordé par le baptême. Dans les premiers temps du christianisme, ce pardon était le plus généralement reçu à l'âge adulte. Il était donc nécessaire que, dans les rechutes, le pardon réitéré par le tribunal de la pénitence fût soumis à des conditions plus onéreuses, surtout après des siècles d'immoralité païenne. — De nos jours, alors que le pardon baptismal est conféré dès le plus bas âge, et que les exigences de la morale chrétienne sont davantage entrées dans les consciences, une plus grande indulgence a été rendue opportune. La satisfaction dite sacramentelle se trouve réduite, la plupart du temps, à quelques prières qui sont à peine une charge.

Mais l'âme droite et généreuse ne saurait oublier que cette satisfaction légale laisse une place immense aux satisfactions spontanées et personnelles. Au surplus, la formule employée par le prêtre, au moment de l'absolution, fait tomber sous l'influence et la vertu du sacrement « tout le bien qui sera fait et toutes les peines qui seront chrétiennement supportées », pour en faire « un remède au péché commis et une source d'accroissement de la vie de la grâce », tout cela par les mérites de Jésus-Christ.

Enfin, il est clair que la meilleure satisfaction sera celle qui répondra le mieux à la perfection de la contrition, par la fidélité au *ferme propos* de ne plus pécher qui en est le fruit essentiel et indispensable.

* *

Et voilà, m. f., résumée à grands traits cette magnifique institution du sacrement de pénitence, qui est si bien dans la ligne de tout l'Evangile, ainsi que je voudrais vous le montrer en terminant.

Quelle impression laisse en effet l'Evangile à celui qui le lit et qui le médite assidûment ? D'une part, celle d'une doctrine d'une telle beauté, d'une telle pureté, d'une telle élévation qu'on ne peut que l'admirer comme l'idéal le plus divin qui ait jamais été proposé aux hommes ; — et d'autre part celle d'une condescendance, d'une bonté, d'une pitié sans bornes pour les pécheurs que nous sommes. Comment accorder ces deux choses ? Comment mettre en face l'une de l'autre la perfection d'un idéal que l'on ne saurait rabaisser sans trahir la vérité éternelle, et la faiblesse humaine qui, tout en admirant cette splendeur, serait si portée à se décourager en face de ces hauteurs pour elle inaccessibles ? Comment arrêter sur les lèvres des mortels cet aveu d'impuissance auquel un poète a donné son expression :

« Vous les voulez trop purs, les élus que vous faites ! »

Il n'y avait qu'un moyen, un seul : c'était de maintenir l'idéal dans toute sa richesse, tout en mettant le pardon auprès de tous les manquements dont notre infirmité est la cause. Et il ne fallait pas cependant avilir ce pardon, en le rendant trop aisé ; il ne fallait pas décourager les pécheurs, en le rendant trop difficile. Entre l'excès de sévérité du jansénisme, par exemple, et l'excès d'indulgence des laxistes, l'Eglise de Dieu a su, sous la direction de l'Esprit-Saint, frayer sa route. Jésus avait créé l'instrument nécessaire. L'Evangile demeure un divin idéal tempéré, pour notre petitesse, par une miséricorde sans borne, organisée humainement et sagement, au tribunal de la Pénitence.

Voilà ce que nous voudrions que tous les chrétiens sachent se bien rappeler, en cette semaine si grave, où l'Eglise leur fait un devoir de purifier leur conscience, afin de se préparer au grand acte de la communion pascale. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXII

Dimanche de la Passion

LE RESPECT DÛ AUX ÉGLISES

Mes frères,

Il faut que le manque de respect à la maison de Dieu soit une faute bien répréhensible, puisque nous voyons Jésus-Christ en deux occasions différentes le punir par des châtiments d'une sévérité exemplaire.

L'évangile de ce jour nous représente le divin Maître instruisant dans le Temple une grande foule de peuple. Des méchants, au lieu de profiter de ses discours, l'insultent et le menacent : ils l'appellent un Samaritain, un possédé du démon, et s'apprêtent à le lapider. Voilà la faute. Mais, dit l'évangile, Jésus se dérobant à leurs yeux sortit du Temple. Voilà le châtiment, châtiment d'abandon et de réprobation pour la perfide Synagogue, le plus grand de tous les châtiments ; ce que l'Eglise exprime aujourd'hui en couvrant d'un voile toutes les saintes images.

Une autre fois, Jésus vit le temple de Dieu converti en marché, et, comme il le disait, en caverne de voleurs. Voilà la faute. Aussitôt, et le zèle de la maison de son Père embrasant son cœur, il prend un fouet et chasse dehors les marchands sacrilèges. Voilà le châtiment. — Nous ferons, m. f., sur ce dernier châtiment, comme étant le plus sensible, deux réflexions. 1° Pourquoi le Fils de Dieu venge-t-il lui-même et de sa propre main la profanation du lieu saint ? 2° Pourquoi se sert-il d'un fouet à cet effet ?

« Tout ce qui est consigné dans les divines Ecritures, dit S. Paul, y a été mis pour notre instruction » (Rom., xv, 4). Voici donc la raison de cette conduite de notre Sauveur : 1° Jésus-Christ a voulu châtier de sa propre main les profanateurs du temple, pour nous faire comprendre toute la gravité de cette faute. 2° Il s'est servi d'un fouet, pour nous indiquer les nombreux châtiments qu'attire après lui ce péché.

I. — *Gravité de la faute*

La sévérité de la peine révèle la gravité de la faute. Or, si l'on excepte le cas dont nous venons de parler, on ne lit en aucun autre endroit de l'Ancien et du Nouveau Testament que Dieu ait châtié de sa propre main ceux qui s'étaient rendus coupables d'une faute, quelle qu'elle ait été. Il chassa du paradis terrestre nos premiers parents prévaricateurs, mais ce fut un ange qui resta chargé de mettre à exécution cette sentence. Ce fut par le ministère d'un ange qu'il frappa toutes les familles d'Egypte, lorsqu'il en fit mourir les premiers-nés. S'il taille en pièces l'innombrable armée de Sennachérib, c'est encore un ange qu'il charge de cette mission. Des Hébreux, dans le désert, murmurent contre Dieu et contre Moïse : aussitôt des serpents apparaissent qui les blessent mortellement. Dieu envoie des lions pour châtier la prévarication des peuples de la Samarie. En un mot, quand Dieu, dans sa colère, veut punir les transgresseurs de sa loi, il en charge ses créatures. Mais que sa maison sainte vienne à être profanée, alors seul son bras vengeur est capable de punir les sacrilèges.

La conduite de Notre-Seigneur à cette occasion est semblable à celle d'un souverain qui se repose sur ses ministres pour appliquer aux violateurs de la loi les peines qu'ils ont encourues. Mais qu'un indigne vassal ait la hardiesse d'attenter à l'honneur de son épouse, oh ! alors, ne contenant plus sa colère, et sans attendre toutes les formalités d'un jugement, il saisit son épée et se venge lui-même de cet odieux attentat. Voyez plutôt : tant que le roi Assuérus n'entendit que les plaintes d'Esther son épouse contre l'astucieux Aman, il ne parla pas de châtiment et se contenta de l'éloigner de la cour ; mais lorsque, après l'avoir reçu en grâce, il le vit agenouillé aux pieds d'Esther, jaloux et soupçonneux, il s'écria : « Oh ! le perfide, le téméraire ! Une telle hardiesse dans mon palais, en ma présence ! Vite, qu'on le pende ! » (Esth., VII, 8). Tant il est vrai qu'une faute est bien plus grave quand on la commet dans la demeure et sous les yeux de son souverain.

Et maintenant, raisonnant de la même façon, n'êtes-vous pas amenés à dire : « Quoi ! c'est Jésus-Christ, ce bon Pasteur qui accueille les pécheurs avec tant de mansuétude et de miséricorde, qui s'assied à la table des publicains, défend Madeleine, soustrait la femme adultère au supplice, c'est lui qui, transformé tout à coup en lion de Juda, la main armée d'un fouet, le visage enflammé d'une sainte colère, renverse ainsi les tables des changeurs, les cages des colombes, et chasse dehors marchands et acheteurs ? Il faut vraiment que la faute qui l'a amené à une pareille extrémité soit bien grave. » Et cependant, m. f., il en fut ainsi. Mais combien notre crime sera plus grand, si nous, chrétiens, nous manquons de respect à la maison de Dieu ? Ils furent bien coupables, sans doute, les Juifs profanateurs du temple ; mais ce temple ne renfermait que l'ombre de la majesté d'un Dieu invisible : il n'abritait pas, comme nos églises, un Dieu réellement présent sous les voiles eucharistiques. — Et puis, ces marchands semblaient avoir encore quelque excuse : les brebis et les colombes qu'ils vendaient, c'était pour servir aux divers sacrifices prescrits par les rites mosaïques.

Mais quelles excuses, quels prétextes pourront jamais invoquer les chrétiens qui se montrent irrévérencieux par leurs bavardages, leurs sourires, leurs regards trop libres, leur tenue et leur conduite scandaleuses ? Et tout cela en présence d'un Dieu vivant, à la face de ses autels, sous le regard de ses anges qui l'adorent en tremblant ! Peut-on concevoir quelque chose de plus abominable ? Aussi, entendez le Seigneur outragé exhaler ses plaintes : « Je compte donc pour bien peu de chose puisqu'on a si peu d'égard pour ma maison, si peu de respect pour ma présence ! Mais je saurai bien me venger à mon tour de ce mépris sacrilège : un jour, ma main s'armera d'un fouet bien autrement terrible que celui qu'on m'a vu employer autrefois dans le temple ! »

II. — *Châtiments qu'entraîne ce péché*

Le fouet dont le Seigneur menace est composé, dit S. Thomas, de trois espèces de lanières : ce sont les châtiments particuliers, les malheurs publics, l'abandon dans le péché.

1. Et d'abord les châtiments particuliers. Pères et mères, vous vous plaignez souvent que vos enfants vous regardent avec effronterie, vous répondent avec insolence et méprisent vos ordres et votre autorité. Or, examinez-vous vous-mêmes. N'auriez-vous point par hasard manqué de respect à Dieu dans son saint temple ? Eh bien ! s'il en est ainsi, Dieu permet qu'on vous rende la pareille : mépris pour mépris, outrage pour outrage. Vos fils secouent le joug de l'autorité paternelle, ils sont dissolus, ils ne vous causent que des désagréments, ils tournent mal? Ici encore, c'est votre faute le plus souvent. Car enfin, quel cas faites-vous de leur tenue scandaleuse et de leur conduite insolente dans l'église ? Ils se tiennent là souvent comme sur une place publique, ils s'y comportent comme ils ne se le permettraient pas dans une maison respectable. Et malheur au prêtre qui viendrait les réprimander ! car qui sait comment certains pères et certaines mères prendraient la chose ? On se plaint que dans certaines maisons tout soit bouleversé, tout soit désordre, que le démon de la discorde y habite, et les procès ruineux, et la maladie qui consume, et la pauvreté qui attriste, et l'infamie qui désole, et le désespoir qui amène la folie. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Toutes ces choses, dit l'Apôtre, ne sont que les conséquences des irrévérences et des profanations sacrilèges commises dans la maison de Dieu : *si quis domum Dei violaverit, disperdet illum Deus* (I Cor., III, 17).

Les contempteurs du lieu saint n'éviteront jamais la colère de Dieu : les Ecritures nous en fournissent d'ailleurs de nombreux et terribles exemples. C'est l'impie Antiochus dont la chair vive est rongée par les vers, parce qu'il a violé et pillé le temple de Dieu. C'est Ozias couvert de lèpre, parce qu'il a touché de sa main profane l'encensoir sacré. Voici Manassé, chargé de chaînes, enfermé dans un cachot, parce qu'il a placé dans le temple une idole abominable. Voilà Héliodore flagellé par les anges, parce qu'il a violé le dépôt sacré du Dieu d'Israël. Voilà Balthasar égorgé la nuit même où il avait profané les vases du sanctuaire. Encore un coup, il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi : *si quis domum Dei violaverit, disperdet illum Deus.*

2. Si les châtiments privés sont si terribles, à combien plus forte raison les châtiments publics doivent-ils nous effrayer ! C'est par les portes des églises profanées que sortent les foudres de la vengeance de Dieu pour la défense de son honneur et la réparation des outrages qu'il a reçus. N'est-ce point là que

l'on pourrait chercher la cause qui fait que les saisons semblent bouleversées et que trop souvent les récoltes trompent nos espérances ? Et les calamités, la misère, la famine, ne sont-elles pas la juste punition de nos irrévérences sacrilèges envers le Créateur dans sa propre maison ? Hélas ! oui, et lui-même s'est chargé de nous le dire par la bouche de son prophète Aggée : *Quia domus mea deserta,... propter hoc prohibiti sunt cœli ne darent rorem suum* (I, 9, 10).

3. Mais ces châtiments ne sont rien encore comparés au troisième, qui est l'abandon par Dieu de l'homme dans la chute, c'est-à-dire la liberté de commettre le péché. Il vaudrait mieux pour une ville que la peste y entrât, plutôt que de voir le péché marcher dans ses rues en triomphateur. Le comble de la colère de Dieu, ce n'est pas quand il châtie dans les biens temporels, mais c'est quand il vous abandonne. Comprenez, m. f., la terrible conséquence de cet abandon. Quand le médecin dit à ceux qui assistent un malade qu'ils peuvent lui donner tout ce qu'il leur demandera, vous savez ce que cela signifie. « Mais devrons-nous donner à notre malade même les choses que vous lui défendiez il y a quelques heures et que vous nous disiez lui être si nuisibles ? — Donnez, donnez : il n'y a plus de remède possible, le cas est désespéré, le malade est perdu. »

Ah ! Seigneur, châtiez-nous par le fer et par le feu, comme un médecin sévère en même temps que miséricordieux ; mais ne nous abandonnez pas au sens réprouvé, ne nous abandonnez pas à nous-mêmes ! Si la famine, la guerre, la peste, la mort, tous ces fléaux, ministres de votre colère, s'arment contre nous, ils seront comme autant de stimulants qui nous ramèneront à vos pieds pour implorer votre pitié. Désabusés alors des choses de la terre, nous nous tournerons vers les choses éternelles, et en même temps que nous n'aurons plus que dégoût pour la vie présente, nous dirigerons nos pensées vers les biens de la vie future. Mais si vous vous détournez de nous, si vous nous abandonnez, c'en est fait de nous, car alors s'élèvera entre vous et nous un mur infranchissable qui nous séparera pour l'éternité.

* *

Pour éviter ce châtiment, le plus grand et le dernier de tous, soyons pleins de respect, m. f., pour la maison de Dieu. Approchons-nous de ce lieu sacré avec une crainte révérencieuse qui nous fasse nous y tenir dans une posture modeste, qui nous empêche d'y parler inutilement ou d'y faire quoi que ce soit qui puisse offenser les yeux de la divine Majesté.

Mais si, oublieux de la sainteté du lieu, nous imitons ces impies que le prophète Ezéchiel vit dans le temple et qui, tournant le dos à l'autel, offraient l'encens à des idoles et souillaient le sanctuaire par mille autres abominations ; si nous rendons à une idole de chair des adorations qui ne sont dues qu'à Dieu ; si pour nous l'église devient un théâtre, Dieu alors nous abandonnera, et, dans sa juste fureur, il se retirera de nous et du lieu saint comme il le dit lui-même par son prophète : *Recedam a sanctuario meo* (Ez., VIII, 6).

Ce fut la conduite qu'il tint à l'égard de la perfide Synagogue. Jésus s'est caché à elle, et voilà que la lumière de la foi s'est éteinte chez ses enfants. Jésus est sorti du temple, et les voilà, ces enfants d'Israël, séparés de son alliance, dispersés par toute la terre, traqués parfois comme des animaux nuisibles. Malheur à nous, si, pour nous punir de notre dédain pour sa religion et de notre mépris pour son saint temple, Jésus allait nous abandonner ! Malheur à nous, si Jésus allait quitter nos églises comme il quitta autrefois celles de l'Asie, de l'Afrique, de l'Egypte, pour les laisser convertir en mosquées musulmanes ! N'ayant plus alors ni autels, ni sacrements, ni sacrifice, privés de tout secours spirituel, nous nous trouverions bien vite engagés dans la voie qui conduit à l'éternelle perdition. Que Dieu, m. f., nous préserve de ce malheur ! Ainsi soit-il.

TRIDUUM POUR L'ANNONCIATION

I

JE VOUS SALUE, PLEINE DE GRACE

Mes frères,

La fête de l'Annonciation nous rappelle ce qui fut le tournant décisif du destin de la T. S. Vierge. Il conviendrait de la célébrer avec l'éclat que nous donnons au mystère de son Immaculée-Conception qui en est le point de départ et au mystère de son Assomption qui en est le couronnement.

C'est ce qu'estiment tous les fervents de la T. S. Vierge. C'est ainsi que le B. de Montfort écrit dans son *Traité de la Vraie Dévotion à la T. S. Vierge,* à l'adresse des meilleurs serviteurs de Marie : « Ils auront une singulière dévotion pour le grand mystère de l'Incarnation du Verbe, le 25 mars, qui est le propre mystère de cette dévotion » (n. 243).

Dans cet esprit, pour nous préparer à le commémorer avec plus de ferveur, appliquons-nous à méditer quelques-unes des richesses que renferme la salutation de l'archange Gabriel.

Il révère d'abord la Vierge de Nazareth, pleine de grâce, *gratia plena.* S. Bernard n'ajoute pas, il commente, quand il écrit : « *Plena sibi, superplena nobis,* pleine pour elle-même et débordante pour nous. » Nous l'invoquons en effet : « Mère de la divine grâce, » et encore : « Médiatrice de toutes les grâces. »

Réfléchissons aujourd'hui sur cette merveilleuse plénitude de Marie dont nous avons tous reçu, comme nous avons tous reçu de la plénitude du Christ.

I. — *Grâces temporelles*

Pour les moins instruits en catéchisme, Notre-Dame de Toutes Grâces représente au minimum la pourvoyeuse inlassable de tous nos besoins et même de tous nos désirs. On ne l'invoque jamais en vain; elle est libérale et prodigue ; ses innombrables sanctuaires sont comme autant de guichets toujours ouverts à nos requêtes.

Nous sommes si repliés sur nos intérêts matériels, nos maladies, nos inquiétudes, que, pour beaucoup, le mot « *grâces* » ne signifie pas autre chose : le succès, la guérison, le miracle. Causez avec le pèlerin italien de Lourdes : il vous demandera si la Madone a fait *delle grazie,* c'est-à-dire des miracles. Et il est bien certain que la Sainte Vierge ne se désintéresse pas de nos grands ou même de nos menus soucis domestiques. Elle a même inauguré sa mission de Médiatrice des grâces pour procurer du vin, et du bon, dans un banquet de noces. Et les béquilles, les ex-voto de cire, les textes votifs de tous nos sanctuaires à Marie attestent qu'elle ne refuse

pas, qu'elle répand à profusion ces grâces qui sont les faveurs temporelles.

II. — *Grâces actuelles*

Mais, pour le chrétien éclairé, les grâces désignent surtout « ces secours surnaturels que Dieu nous accorde par pure bonté, et à cause des mérites de Jésus-Christ, pour nous aider à faire notre salut. »

Elles pleuvent sur les âmes, comme les rayons du soleil ou les gouttelettes serrées et pénétrantes de la rosée sur la terre.

Illumination de l'esprit sur la destinée, le néant de l'éphémère, le tout de Dieu, la misère du péché, la beauté de la vertu ; poussée intérieure au devoir, au dévouement, au sacrifice ; force inconnue qui nous soutient ou nous porte : autant de grâces qui se renouvellent incessamment, qui se combinent pour nous sauver, qui assurent notre épanouissement surnaturel ou préparent notre résurrection.

Mais toutes ces grâces actuelles pleuvent sur nos âmes des mains de Notre-Dame, comme dans l'apparition de la Vierge aux rayons, c'est-à-dire qu'elles descendent sur nous à sa prière d'Orante perpétuelle aux deux mains étendues. Elle s'est vu confier l'administration de tout le capital de la Rédemption. Il faut passer par elle, comme le religieux par son économe, le soldat par son fourrier, les services d'Etat par le ministre des Finances. Plus simplement, elle pourvoit à tout, ainsi qu'il est dans les attributions de la mère.

III. — *Grâce habituelle ou sanctifiante*

Il y a encore une grâce plus belle que ces influences passagères d'En-haut, une grâce que Dieu donne pour ne plus la reprendre, qui demeure dans l'âme aussi longtemps que celle-ci ne la repousse pas, qui nous embellit, nous transforme, nous surélève, au point que notre activité humaine se surpasse et se hausse jusqu'au divin, comme le sauvageon greffé porte des fruits délicieux.

Ce n'est plus un éclair qui fulgure et s'éteint, mais un plein jour qui ne défaille pas ; ce n'est plus un souffle qui s'élève et retombe, mais des ailes qui nous sont données ; ce n'est plus un bras qui nous soutient momentanément, mais une présence qui nous accompagne.

Parce qu'elle demeure dans l'âme, elle s'appelle la grâce *habituelle ;* parce qu'elle rend sainte, elle se nomme aussi grâce *sanctifiante ;* parce qu'elle fait des enfants des hommes, des fils de Dieu, elle se dénomme encore la *vie surnaturelle* ou la vie divine.

La vie divine, communiquée aux hommes, épanchée dans leur âme, transmise à toutes nos puissances : telle est la grâce sanctifiante ; en un mot, la vie de Dieu avec ses richesses, ses splendeurs, sa béatitude, envahissant une créature jusqu'aux limites où elle cesserait d'être créature, au point que nous devenons, de titre et en réalité, des fils de Dieu : *ut filii Dei nominemur et simus.*

Or, pour cette filiation aussi, Dieu le Père s'est associé la T. S. Vierge. Il lui a communiqué cette autre fécondité qui nous engendre à sa propre vie. Elle est Mère de Dieu et Mère des hommes.

« Mon très doux Jésus n'est pas *unigenitus,* fils unique, disait Marie à sainte Gertrude, mais bien *primogenitus,* mon premier-né, parce que je l'ai conçu d'abord dans mon sein ; mais après lui, ou plutôt par lui, je vous ai tous conçus en vous adoptant dans les entrailles de mon amour maternel, afin que vous fussiez mes frères en même temps que mes enfants. »

Puisque Marie est la mère de notre vie divine, qui a pour principe la grâce habituelle, c'est donc qu'elle nous donne cette grâce, qu'elle la conserve, l'entretient, l'accroît en nous, qu'elle est Notre-Dame de la grâce sanctifiante comme de toutes les grâces actuelles.

IV. — *Grâce incréée*

En montagne, l'ascensionniste, qui croyait atteindre le but, a souvent la surprise de voir surgir de nouveaux sommets.

Si haut que nous arrivions avec la grâce sanctifiante, nous ne touchons pas encore la cime.

De tous les dons de Dieu : faveurs temporelles, grâces actuelles, grâce habituelle, le don sublime et le meilleur, c'est lui-même, la grâce incréée. Car il se donne à l'âme en personne, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit; d'une façon ineffable parce que d'une manière incompréhensible, mais en réalité plus profonde et plus intime que tout ce que nous voyons et touchons. Sa parole infaillible le révèle à ma foi. C'est une certitude mieux assise que toute certitude.

« Si quelqu'un m'aime, affirme Notre-Seigneur mon Père l'aimera et nous ferons en lui notre demeure... »

« La charité de Dieu, écrit S. Paul, a été répandue dans vos cœurs, par l'Esprit-Saint qui nous a été donné... »

« Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » déclare le même apôtre à ses Corinthiens.

Présence de Dieu d'un autre ordre que celui qui le rend présent partout, dans toutes les créatures jusqu'à la plus infime. C'est une présence, une demeure, une intimité des trois divines Personnes, dans les seules âmes justes, afin de les sanctifier et de les sanctifier encore. Cela relève du règne de la grâce.

Et parce que Marie est la mère de la divine grâce, c'est donc elle qui introduit, établit à demeure, met en familiarité chez nous Dieu lui-même, la Sainte Trinité, la Grâce incréée.

* *

En cette fête qui ramène l'anniversaire de la salutation angélique à la plénitude de grâce de Marie, demandons à la T. S. Vierge de déverser dans notre âme du trop-plein de la sienne.

Qu'elle nous accorde les grâces temporelles que nous implorons de sa bonté dans nos besoins et nos inquiétudes, dans la mesure où ces faveurs peuvent être profitables à notre salut éternel !

Qu'elle multiplie surtout ces grâces actuelles qui nous sollicitent incessamment au bien, quand tant de passions intérieures et de tentations extérieures nous sollicitent au mal !

Qu'elle accroisse en nous la grâce sanctifiante, le plus précieux de tous les biens spirituels, en conséquence et en récompense de notre docilité à ses bonnes inspirations !

Qu'elle fasse que nous possédions ainsi en nous la grâce incréée, les trois Personnes divines, qui habitent les âmes justes !

C'est son plus grand désir. Pour le remplir, elle n'attend que notre prière. Car la grâce, elle ne l'a pas reçue seulement pour elle-même, mais aussi pour nous. Encore faut-il, selon les desseins de Dieu, que nous la lui demandions.

O Marie, pleine de grâce ; Mère de la divine grâce ; Marie, Médiatrice de toutes les grâces, donnez à vos enfants de la plénitude que Dieu a mise en vous pour eux ! Ainsi soit-il.

II

LE SEIGNEUR EST AVEC VOUS

Mes frères,

Après avoir salué Marie « pleine de grâce », l'archange Gabriel lui déclare que le Seigneur est avec elle, *Dominus tecum*.

Cette présence du Seigneur en Marie, c'est la présence divine par la grâce sanctifiante ; car au moment où l'archange prononce ces mots, le grand miracle ne s'est pas encore accompli ; le Verbe attend le *fiat* de Marie pour s'incarner dans son sein.

Mais déjà il annonce une autre présence unique, la présence du Verbe incarné en la Vierge sa Mère. Dieu sait bien que ses offres ne seront point repoussées. Marie n'a jamais dit *non* à ce qui lui a été demandé du ciel. Oui, dans un instant le Seigneur sera en elle d'une façon ineffable. Il va faire son entrée en elle. Il va s'y établir.

Toute la vertu, toute la richesse, toute la beauté de Marie viendra de cette habitation admirable de Jésus en son sein. Car, qu'elle le conçoive, c'est déjà la première fonction de sa maternité divine, maternité d'où découlent toutes ses prérogatives et toutes ses splendeurs.

Pour exprimer ces beautés et ces vertus de Marie, l'Eglise fait siens les plus riches symboles de la poésie biblique, d'une poésie orientale.

Dans nos litanies traditionnelles, ces litanies de Lorette apprises dès notre enfance et jamais oubliées, nous saluons la Maternité de Marie en termes clairs et explicites : « Sainte Mère de Dieu, Mère du Christ, Mère du Sauveur. » Mais nous y ajoutons par surcroît des noms symboliques, comme en invente toujours l'amour. Nous lui disons par exemple : « Tour de David, Tour d'ivoire, Maison d'or. »

Ces vocables, même à ceux qui les répètent et qui les chantent, ne disent peut-être pas grand'chose. L'Histoire Sainte a disparu ou presque du programme de nos écoliers, qui ne s'en est pas trouvé allégé. Et la mode, même en piété, n'est plus à ces vieux symboles bibliques.

Pourtant ne convient-il pas de les commenter, puisqu'ils restent une de nos formules de prière à Marie le plus en usage ?

I. — *Tour de David*

« Tour de David, priez pour nous ! »

Sur la montagne de Sion, au centre de Jérusalem, pour défendre la Ville sainte, le roi David avait fait construire une forteresse qui portait son nom. Du haut de ses créneaux les guetteurs veillaient et dans ses salles basses se trouvait stockée l'armurerie de l'époque. Jusqu'au dernier homme, les défenseurs y eussent organisé la résistance.

Orgueil et confiance du peuple, comme pour nous la ligne Maginot, elle représentait un rempart invincible. Les poètes en faisaient le prototype de la force. « Ton cou est comme la Tour de David, chantait l'auteur du Cantique des cantivques, bâtie pour nous servir d'arsenal, mille boucliers y sont suspendus, tous les boucliers des braves. »

L'Eglise répète en l'honneur de la Sainte Vierge ce chant biblique. Il revient à plusieurs reprises dans ses offices. Au cours de son histoire, comme par exemple à Lépante, n'a-t-elle pas trouvé en elle le palladium de la chrétienté, comme tant de pays et tant de villes qui l'invoquaient ?

C'est ainsi que nous avons relu avec fierté et reconnaissance, au Pavillon Marial du Trocadéro en l'année jubilaire du Vœu de Louis XIII, reproduit en beaux et grands caractères le témoignage que lui rendait déjà, au nom de Paris, le moine de Saint-Germain des Prés, Ablon le Combe, dans son poème latin sur le *siège de Paris* par les Normands en 886 : « Tu pouvais bien, heureuse Mère du Seigneur, sauver ton peuple parisien de la cruauté des barbares, toi dont l'enfantement merveilleux a donné le salut du monde. »

Combien d'autres villes ont attribué leur salut à la protection de la Sainte Vierge et ont voulu en témoigner par l'offrande de tours de cire votive aux sanctuaires de la Tour de David ! Combien de ses sanctuaires qui sont comme des monuments de la défense érigés au cœur des cités qu'elle a sauvées de l'invasion ! Parmi tant de statues, de stèles, de colonnades aux morts de la Grande Guerre, aux soldats et aux chefs, comme nous avons trouvé équitable de bâtir à la Vierge de la Nativité, au-dessus de « la vallée des miracles », la chapelle commémorative de Dormans !

Et il faudrait parler encore d'autres cités, des cités mystiques, de la cité de Dieu qu'est une âme en état de grâce, que Marie défend contre Satan, son ennemi personnel et irréconciliable, dans les luttes de chaque jour.

II. — *Tour d'ivoire*

« Tour d'ivoire, priez pour nous ! »

Une tour n'est pas seulement un ouvrage de défense, c'est aussi un monument architectural, un travail d'art, une œuvre de beauté.

« Ton cou est comme une tour d'ivoire, » dit encore le bien-aimé du Cantique des cantiques. Et l'Eglise reprend l'image biblique en l'honneur de la Sainte Vierge. Après avoir proclamé la *force*, elle admire la *beauté*.

Sa *beauté physique*, qui a inspiré tant de chefs-d'œuvre de sculpteurs et de peintres. Des incroyants même ont admis chez eux une statue ou un tableau de la Vierge parce qu'il leur renvoyait l'image idéale de la grâce de la femme. Et pourtant Bernadette Soubirous trouvait laides les plus belles réussites de l'art, auprès de ce qu'elle avait vu, et elle s'en détournait.

Mais surtout sa *beauté d'âme*. « Toute sa gloire réside au dedans, » disent ses offices. Devant la perfection de sa vertu, ses charmes extérieurs ne comptent pour rien.

La liturgie en parle avec un ravissement, un lyrisme, une répétition qui composent un hymne magnifique à sa beauté :

« Je me réjouirai dans le Seigneur et mon cœur sera ravi d'allégresse en mon Dieu, parce qu'il m'a revêtue du salut et m'a couverte du manteau de la justice, comme la fiancée parée de ses joyaux... Les filles de Sion l'ont vue florissante au milieu des roses et l'ont proclamée bienheureuse... Ecoute, ma fille, regarde et prête l'oreille : le Roi s'est épris de ta beauté... Vous êtes belle et magnifique, ô fille de Jérusalem !... Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point de tache en vous !... Votre vêtement est blanc comme la neige et votre visage brillant comme

le soleil... Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple... Tressaillez, Vierge glorieuse, qui l'emportez en beauté ! Soyez bénie, ô toute belle, et implorez le Christ en notre faveur !... »

Le plus faible rayon de grâce renferme plus de splendeur que l'univers, et elle est la « pleine de grâce ».

Mais dans cette plénitude, il y a une vertu qui tout de suite la révèle, qui lui donne sa physionomie, qui fait sa beauté à part : c'est elle que symbolise la blancheur de l'ivoire. Marie est l'Immaculée, la Vierge, la toute pure. Cette pureté diaphane la place dans une gloire pareille à celle de ses apparitions, celle qui brille dans les yeux des petits et qui rayonne des cœurs vierges.

III. — *Maison d'or*

« Maison d'or, priez pour nous ! »

Et voilà l'explication de l'invulnérabilité de cette Tour de David et de la beauté de cette Tour d'ivoire.

La maison d'or à laquelle nos litanies comparent la T. S. Vierge fait allusion au temple de Salomon, dont la description nous donne à rêver de quelque palais fantastique comme il n'en existe que dans les contes de fées.

Salomon « revêtit la grande maison de bois de cyprès, il la revêtit d'or pur et il fit sculpter des palmes et des chaînettes. Il revêtit la maison de pierres précieuses pour la décorer, et l'or était de Parvaïm. Il revêtit d'or la maison, les poutres, les seuils, les murs et les portes et il fit sculpter des chérubins sur les murs. Il fit la maison du Saint des saints... Il la revêtit d'or pur pour une valeur de six cents talents, et le poids de l'or pour les clous était de cinquante sicles. Il revêtit aussi d'or les chambres hautes... Salomon fit encore tout ce qui devait meubler la maison de Dieu : l'autel d'or, les chandeliers avec leurs lampes d'or pur, les fleurs, les lampes et les mouchettes d'or, d'un or très pur, les couteaux, les coupes, les tasses et les encensoirs d'or pur, ainsi que les battants d'or pour la porte intérieure de la maison à l'entrée du Saint des saints et pour la porte de la maison à l'entrée du temple... »

Du temple reconstruit par Hérode, le Talmud disait : « Celui qui n'a pas vu le temple d'Hérode, n'a rien vu de beau. » L'historien Josèphe le comparait à un soleil éblouissant au sommet d'une montagne de neige. Les apôtres ébahis faisaient remarquer naïvement à Notre-Seigneur : « Maître, voyez quelles pierres et quelles constructions ! » Et ils n'avaient pas vu le temple de Salomon, la maison d'or.

Et pourquoi cette profusion de richesses ? — Pour abriter l'Arche d'alliance qui contenait les deux tables de la Loi.

Avec l'Incarnation, nous passons de la figure à la réalité. Les Juifs possédaient le signe de la présence de Dieu, les peuples ont maintenant sa présence en personne au milieu d'eux : le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Mais sa première résidence parmi les hommes, avant la crèche, avant Nazareth et Capharnaüm, avant les tabernacles des cinq parties du monde, c'est le sein de la Bienh. Vierge Marie, et la cité de Dieu : *et concepit de Spiritu Sancto.*

Et là encore il faudrait écouter la liturgie décrire et vanter cette demeure que Dieu lui-même s'est construite : *sapientia ædificavit sibi domum,* cette demeure digne de lui, *dignum habitaculum,* son temple, son autel, son tabernacle.

En définitive, si Marie est la Tour de David et la Tour d'ivoire, la Vierge forte et la Vierge toute pure, c'est parce que le Seigneur est avec elle : *Dominus tecum.*

* *

Comme nous nous agenouillons devant le tabernacle pour adorer notre Dieu présent sous les espèces eucharistiques, nous nous agenouillons devant Marie pour adorer Jésus vivant en Marie, ainsi que le faisait le saint M. Olier.

Le Verbe ne pouvait trouver demeure plus belle. Quelque cathédrale que la foi fasse surgir de terre, quelque riche tabernacle que l'art élève sur nos autels, quelque ciboire précieux que cisèle l'orfèvre le plus réputé, jamais la main de l'homme ne donnera au Fils de Dieu une demeure aussi belle que celle où il vient d'entrer, où il habite, qu'il sanctifie encore de sa présence.

Habitation unique.

Rappelons-nous pourtant que certains mystères de notre vie surnaturelle nous donnent d'y participer : Dieu habite en nous par sa grâce ; le Seigneur est en nous par la sainte communion.

Appliquons-nous à lui faire de notre âme, à l'exemple et par l'intercession de la T. S. Vierge, une demeure digne de lui, *dignum habitaculum.*

Faisons de notre cœur une maison d'or, c'est-à-dire toute parée de charité ; une tour d'ivoire, toute blanche de pureté ; une tour de David, imprenable au démon.

Puisque Dieu nous rapproche de Marie par les grandeurs surnaturelles dont il nous ennoblit, il nous faut nous rapprocher d'elle par la pratique des mêmes vertus. Ainsi soit-il.

III

VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE LES FEMMES

Mes frères,

Troisième et dernière parole de la salutation de l'archange Gabriel : « *Vous êtes bénie entre les femmes.* »

Elisabeth nous en donnera le sens profond et plénier au jour de la Visitation, quand elle ajoutera : « *et le fruit de votre sein est béni.* » Si le fruit de son sein est béni, c'est qu'il est Celui qui vient au nom du Seigneur pour sauver la pauvre humanité. Marie est bénie aussi parce que, aux côtés de ce Sauveur, elle va jouer le rôle d'associée en second; parce qu'elle commence dès cet instant par son *fiat,* qui est l'acceptation de tout le déroulement du mystère de l'Incarnation, d'être la corédemptrice du monde avec son Fils.

On a pu lire avec étonnement sous la plume d'un écrivain catholique, dans une récente *Vie de Jésus* tirée à plus de 100.000 exemplaires, que Notre-Seigneur agissait avec sa Mère « comme s'il s'était servi d'elle pour s'incarner et qu'il n'y avait plus rien de commun entre elle et lui. » (Fr. Mauriac, *Vie de Jésus,* p. 365).

Que c'est mal comprendre le message de l'Annonciation !

De la présence de Marie au Calvaire le P. Lagrange écrit : « Elle compatissait aux souffrances de son Fils, mais aussi, comme son Fils, elle com-

patissait à nos maux ; elle souffrait avec lui sans rien ajouter à ses mérites infinis, mais en y joignant les siens, en s'associant intimement à l'œuvre de Celui qu'elle avait donné au monde pour le sauver, *non moins participante de son œuvre à sa mort qu'à sa naissance.* » *(S. Jean*, p. 495).

C'est donc dès la naissance et dès l'incarnation qu'elle est Mère corédemptrice. C'est sa vocation et son rôle.

I. — *Sa vocation à la Maternité corédemptrice*

Du mystère de l'Incarnation, notre *Credo* nous donne cette raison d'être : « Pour nous et pour notre salut, le Fils de Dieu est descendu du ciel. » Le Christ a donc pour mission essentielle de sauver. Nous l'appelons comme de son nom propre : notre Sauveur.

Il faut dire la même chose de la maternité divine de Marie : la Vierge est Mère corédemptrice. Tout s'enchaîne et se tient dans l'œuvre de Dieu, du couple protévangélique de la Genèse au couronnement royal de l'Ascension du Fils et de l'Assomption de la Mère. Et l'assise solide sur laquelle repose cette œuvre, le pivot qui la porte, son axe, c'est le même mystère central à double face de l'Incarnation du Verbe et de la Maternité divine.

L'alliance nouvelle que Dieu veut entre le ciel et la terre suppose un accord bilatéral : du côté du ciel, l'obéissance du Fils à ses volontés salvatrices; du côté de la terre, l'agrément de l'humanité.

Il y faut le consentement mutuel de ces deux libertés, la conjonction de ces deux *fiat*. Et c'est Marie qui donne la réplique au Verbe.

Comme l'a bien vu S. Thomas d'Aquin, Marie, dans le mystère de son Annonciation, écoute, se recueille, parle au nom de l'humanité. Elle est sa plénipotentiaire. Son obéissance d'Eve nouvelle vaudra pour toute la race, comme sur toute la race pèse la désobéissance de l'Eve première.

Le message de l'archange est assez explicite. Gabriel ne vient pas « en nom Dieu » lui faire seulement des offres de maternité, alors qu'elle a choisi de demeurer vierge. Avant toute demande d'explication, il la met en face des grandes lignes du plan divin, afin qu'elle se prononce, en connaissance de cause, sur tout l'ensemble de sa destinée : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. »

Tout y est : l'incarnation du Verbe, sa mission de Sauveur, son exaltation royale.

A tout cela la Vierge consent, la Vierge acquiesce, la Vierge se livre : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et, comme Celui qu'elle conçoit au même instant dans son sein, elle le fait *propter nos homines et propter nostram salutem*, pour nous et pour notre salut.

Elle n'est pas seulement la mère d'un Fils qui un jour sauvera son peuple ; elle accepte la maternité *afin que* vienne au monde Celui qui sauvera son peuple.

Quand nous l'invoquons : « Mère du Sauveur », nous voulons lui dire aussi : Notre-Dame du Salut.

II. — *Son rôle de Refuge des pécheurs*

Toute sa destinée reproduira l'empreinte de cette vocation initiale de Mère corédemptrice, comme toute la mission de son Jésus s'affirmera et se révèlera mission de salut.

Sauveur, c'est le rôle que s'attribue et revendique incessamment Notre-Seigneur : « Le Fils de l'homme est venu non pour perdre les vies des hommes, mais pour les sauver... Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui... Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Que les bien-portants laissent le médecin aux malades ! Son Père l'envoie évangéliser les pauvres. Le berger ne s'immobilise pas dans la surveillance des 99 brebis bien sages, quand la 100e risque la rencontre du loup.

Et sa conduite s'accorde à ses déclarations. Il s'entoure de gens du peuple qu'il ennoblit dans son royaume. Il fait du Samaritain haï et du publicain méprisé des héros de paraboles. Il ramasse les rebuts et les déchets, l'adultère et Madeleine, qu'il transforme en pures lumières inextinguibles.

Tout semblable sera le rôle de Marie, avec cette nuance de pitié plus sensible qu'y ajoute son cœur de femme et de mère.

Nous verrons toujours en elle la Mère de miséricorde, le Refuge des pécheurs, la clémente, la bonne, la douce Vierge Marie, *o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

Elle reste la dernière planche de salut, l'espoir de ceux qui n'espèrent plus, la fenêtre du ciel toujours ouverte au pécheur qui s'en est vu interdire la porte.

Ses interventions rééditent à tant d'exemplaires la parabole du prodigue, que les fils aînés s'indignent et se scandalisent. Cela donnerait à penser qu'elle sauverait même les démons. « Oui, réplique S. Bonaventure, s'ils pouvaient avoir confiance en elle. »

Comment voulez-vous qu'elle ne parle pas à Dieu comme la femme de Thécué à David ? « Ta servante avait deux fils ; et ils se sont tous deux querellés dans les champs ; comme il n'y avait personne pour les séparer, l'un a frappé l'autre et l'a tué. Et voici que toute la famille s'est levée contre ta servante en disant : Livre le meurtrier de son frère ; nous le ferons mourir pour la vie de son frère qu'il a tué et nous détruirons même l'héritier ! Ils éteindront ainsi le charbon qui me reste, pour ne laisser à mon mari ni un nom, ni un survivant sur la face de la terre. »

Oui, son autre enfant, le pécheur, a tué Jésus... Mais comment consentirait-elle, la pauvre mère, sans une suprême tentative près de la justice, à se voir arracher son second fils ?

Elle plaidera jusqu'à l'ultime moment. Les causes désespérées sont de son ressort. Elle est Notre-Dame du Salut.

* *

Ainsi, ce rôle de Refuge des pécheurs que nous reconnaissons à la T. S. Vierge, ce n'est pas une invention de pauvres hommes en détresse à la pensée de leurs fautes, ni seulement un espoir en sa pitié de femme et de mère ; il tient essentiellement à sa vocation de Mère corédemptrice.

Ce n'est pas nous, c'est Dieu qui en a décidé ainsi.

Et quelle confiance et quelle certitude cela doit donner à nos espérances ! Marie ne peut pas faire autrement que de s'employer à nous sauver. Cela fait partie de la mission que Dieu lui a offerte et

qu'elle a embrassée dans un élan de son âme et de son cœur plus rapide que ce simple *fiat* qu'elle a prononcé !

Nul pécheur ne peut désespérer de Marie. Grâce à elle on peut espérer contre toute espérance : *in spem contra spem*. Dans les plus grands naufrages elle reste la suprême planche de salut. Ainsi soit-il.

CHEMINS DE CROIX POUR LE CAREME

V

AVEC NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

Prologue. — C'est avec vous, ô sainte Mère, que nous voulons aujourd'hui accomplir le pieux pèlerinage du Chemin de la croix. S. Paul nous a dit que l'Eglise pouvait et devait être considérée comme le corps mystique du Christ ; Jésus lui-même nous a dit dans l'Evangile : « Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait » (Mt., xxv, 40). Ainsi donc le mystère des souffrances de Jésus se continue dans son Eglise, dans chacun de ses membres, en chaque chrétien. Selon une parole devenue célèbre, « le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde. » Aussi, tout en nous efforçant de compatir à vos douleurs, nous vous demanderons, ô tendre Mère, d'accompagner vos fils d'adoption sur le dur chemin de la vie, comme vous avez accompagné Jésus dans la rude montée du Calvaire.

Ire Station : *Jésus est condamné à mort*

Voilà donc réalisée cette douloureuse prédiction du vieillard Siméon : « Cet enfant sera en but à la contradiction » (Luc, ii, 34). A son sujet, le monde a été divisé ; il s'est formé contre lui un parti de jalousie, d'orgueil blessé et de haine, qui vient de triompher des résistances de Pilate ; et la haine l'emporte sur l'amour. Le glaive de douleur commence à transpercer votre âme, ô Marie. A défaut d'une lumière surnaturelle qui vous fut peut-être accordée, votre amour maternel dut vous faire connaître la triste issue des jugements et l'inique sentence. Et vous vous êtes mise en route.

« Le disciple n'est pas au-dessus du maître » (Luc, vi, 40). Les ennemis de Jésus ne désarment pas, la persécution continue ici et là, et, à certaines heures, le parti des méchants semble bien triompher. A ces ambitions et à ces fureurs sataniques daignez opposer toutes les ressources de votre puissance, ô Vous que l'Eglise compare à une armée rangée en bataille.

IIe Station : *Jésus est chargé de sa croix*

Comme elle s'annonçait bien votre vie à Nazareth, au jour où votre destinée était liée à celle de votre juste époux, S. Joseph ! Comme elle eût été paisible l'existence à deux, dans un commun idéal de vertu, de travail et de prière ! Mais Dieu en a disposé autrement ; bientôt son archange est venu, vous avez entendu son message, acquiescé à la volonté divine, le Fils de Dieu s'est fait homme, et de ce jour la croix est entrée dans votre vie.

Et c'est ainsi pour toute âme chrétienne : le baptême qui l'unit au Christ la voue à l'effort, à l'épreuve ; la croix, c'est le cadeau royal de Jésus à ses disciples ; c'est la marque de son amour, l'arme avec laquelle on peut remporter toute victoire. Donnez-nous, ô Mère, de comprendre et de vivre ce programme énoncé par la Sainte de Lisieux : « Aimer Jésus, c'est... gravir le Calvaire, et regarder la croix comme un trésor. »

IIIe Station : *Jésus tombe pour la première fois*

En ce moment, ô tendre Mère, vous essayez, par des rues adjacentes, de rejoindre le triste cortège et de vous trouver le plus près possible de Jésus ; et comme vous n'êtes point encore arrivée, le lamentable spectacle de votre Fils écrasé sur le sol par la croix trop pesante vous échappe ; mais il se renouvellera plusieurs fois sous vos yeux, et votre cœur maternel sera douloureusement broyé.

Soyez donc touchée de compassion à la vue des apôtres, prêtres ou laïques, qui se sentent eux aussi écrasés par le poids de leurs responsabilités, par les difficultés, les embûches, les trahisons, les défections, les insuccès ; qui risquent de laisser tomber leur ferveur première et de renoncer à leurs généreuses ambitions. Relevez-les maternellement, et quand ils tombent définitivement, frappés par la mort, daignez leur susciter des remplaçants. Reine du clergé, donnez-nous des prêtres !

IVe Station : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Un dernier tournant de rue, un croisement, et vous voilà face à face avec votre divin Fils. Mais qu'a-t-on fait de lui ? Ses cheveux ont collé à son visage ; le sang, la poussière et la sueur s'y sont mêlés ; ses yeux sont brûlants de fièvre, et vous y lisez une détresse immense, une indicible impression d'angoisse et d'abandon. Toutefois, une lueur d'espérance vient de passer dans ce regard : Jésus ne se sent plus seul, au milieu de cette foule haineuse : l'amour maternel et l'amitié lui font désormais cortège.

O vous, Mère que l'on invoque sous le titre de « Notre-Dame de bon encontre », soyez aussi à tous les carrefours de notre vie ! Après le baptême, nous vous avons été consacrés ; au soir de notre Communion solennelle, nous vous avons renouvelé personnellement cette consécration ; nous sommes donc vôtres. Soyez là, à toutes les heures graves de notre vie, et surtout à l'heure de notre mort.

Ve Station : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix*

Voici donc un peu de soulagement pour Notre-Seigneur, et du même coup pour votre cœur maternel, ô Marie. Cet homme a accepté de prendre une part du fardeau, et c'est vraiment heureux, tant la sainte et chère Victime paraissait accablée et à bout de forces.

Acceptez donc que nous vous présentions toutes les richesses de la Communion des saints. Après Simon, combien d'âmes, à l'imitation de S. Paul (Col., i, 24), « ont accompli dans leur chair ce qui manque à la Passion du Christ, » c'est-à-dire ont pris leur part de la croix et par là-même sont entrées dans l'œuvre de la Rédemption ! Fatigues des missionnaires, tourments des martyrs, luttes des vierges, mérites des confesseurs, que ce cantique d'amour

chante pour vous, ô Marie, une hymne de consolation ! Jésus ne fut-il pas soulagé dans sa Passion même par ce cortège d'amis dont il entrevoyait par avance le généreux dévouement ?

VI^e STATION : *Une femme pieuse essuie la face de Jésus*

Tout à l'heure c'était la force virile qui, venant au secours du divin Maître, allégeait le fardeau pesant sur ses épaules ; le geste de cette femme, riche de délicatesse féminine, apporte maintenant une aide morale, un réconfort spirituel. Au merci non moins délicat qui lui fut adressé par Jésus, vous dûtes joindre le vôtre, ô Marie ; si le regard de Véronique à cet instant croisa votre regard, il dut y lire la muette reconnaissance de votre cœur touché.

Véronique nous paraît être un modèle de dévotion au Sacré-Cœur. Derrière elle, voyez donc, ô Marie, tout le cortège des âmes réparatrices, tous les hommages rendus au Cœur divin qui nous a tant aimés et qui s'est plaint lui-même d'être si peu aimé. Notre-Dame du Sacré-Cœur, faites-nous connaître avec S. Paul « les incomparables richesses du Christ » (Eph., III, 8), et apprenez-nous à l'aimer comme il mérite d'être aimé.

VII^e STATION : *Jésus tombe pour la seconde fois*

En dépit du secours apporté par Simon, Jésus tombe cependant une seconde fois. Il a trop perdu de sang, ses douleurs sont trop vives, et la fièvre qui le brûle l'épuise à chaque pas un peu davantage. Lui porter secours ? Vous y songez peut-être, mais vous n'êtes qu'une faible femme, et les bourreaux vous laisseraient-ils seulement approcher ? Alors, impuissante et torturée intérieurement, sans une parole, sans un murmure, vous assistez à cette scène horrible : les fouets s'abattent sur la Victime étendue, tant et si bien que rassemblant ce qui lui reste de force, votre doux Jésus reprend sa route une fois encore. Et dans votre cœur meurtri le glaive de douleur paraît s'enfoncer plus profondément.

Souffrez, ô Mère, que parvenus à cette station du chemin, nous placions sous vos yeux les nations qui, autrefois croyantes et fidèles, ont bien déchu de leur ferveur première, ont laissé se perdre leurs traditions chrétiennes, et ont glissé vers l'indifférence et l'immoralité. Arrêtez la justice divine prête à les frapper, et ramenez-les, pénitentes et dévouées, à Celui qui est « la voie, la vérité et la vie. » Notre-Dame de France, priez pour nous !

VIII^e STATION : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

Il nous est aisé de comprendre, en écoutant parler Jésus, que ce sont nos péchés qui sont la cause de ses douleurs, et donc aussi des vôtres, ô douce Mère ! Hélas ! nous n'y réfléchissons pas assez, nous ne pensons pas que chaque faute nouvelle a augmenté le poids qui pesait sur les épaules de Jésus et sur votre cœur maternel. Oui, c'est cela qu'il nous faut pleurer avec des larmes de pénitence, afin que nous n'ajoutions pas à vos douleurs celle de nous voir à jamais exclus du bonheur qui nous fut si chèrement acheté.

Que d'âmes égarées, que d'enfants prodigues qui ont abandonné la maison paternelle ! Allez vers eux, ô Mère, Refuge des pécheurs ; dites-leur combien grande est la divine miséricorde ! Après avoir suscité en eux le regret d'avoir quitté le droit chemin, guidez-les vers le port du salut, avec tous ceux qui sont encore assis dans les ténèbres de la mort, et qu'il n'y ait bientôt plus « qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. »

IX^e STATION : *Jésus tombe pour la troisième fois*

S'il n'y avait que le fardeau de la croix ! Mais il y a aussi la malédiction divine et l'abandon de Dieu ; et il y a de plus, pour diminuer les forces défaillantes de votre Jésus, la triste perspective des âmes damnées. Quelle vision et quel contraste ! D'un côté, tant de souffrances et de mérites, donc de grâces ; et de l'autre, échec total et définitif. Nous savons trop bien à quel point les bonnes volontés peuvent être brisées par la perspective de l'insuccès, pour ne pas comprendre cette épreuve de Jésus. Et pourtant, il se relève : il ira jusqu'au bout de son sacrifice, nous apprenant en cela à « espérer contre toute espérance. »

Puisse-t-il en être ainsi dans ces nations et ces pays où les ruines se sont accumulées, sous l'effet de la guerre et des révolutions : ruines matérielles, morales, spirituelles ! Assistez, ô Mère, ceux qui ont la mission de restaurer dans les esprits l'idée et le culte de Dieu, comme de relever les églises dévastées ; qu'en dépit de tout, ils aient foi dans la résurrection de leur pays, car « tout est possible à celui qui croit » (Mc., IX, 22), et « rien n'est impossible à Dieu » (Luc, I, 37).

X^e STATION : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

A Pierre qui avait tiré le glaive, Jésus disait hier soir, au Jardin des oliviers : « Ne sais-tu pas que je pourrais prier mon Père et qu'il m'enverrait de suite plus de douze légions d'anges ? Mais comment s'accompliraient les prophéties ? » (Mt., XXVI, 53). Ainsi, tous les détails de sa Passion, Jésus les connaissait d'avance, ils étaient minutieusement arrêtés dans les desseins divins, et rien ne lui arrivait qu'il ne l'ait voulu.

C'est ainsi qu'il voulait par son dénuement en sa mort, tout comme par sa naissance et sa vie, nous prêcher le détachement. Ainsi également il nous serait plus commode de retrouver dans les pauvres une divine ressemblance avec lui. O Vierge Marie, vous dont le cœur fut déchiré tandis qu'on arrachait à votre cher Fils les vêtements qui collaient à sa chair, laissez-vous toucher par la misère des pauvres et des humbles ; et soyez, par l'intermédiaire des âmes charitables, leur maternelle providence !

XI^e STATION : *Jésus est attaché à la croix*

Peut-on imaginer, ô Marie, que vous ayez pu assister sans défaillance à cette scène ? Les clous qui déchirent les mains et les pieds du Sauveur, ne semblent-ils pas s'enfoncer dans votre propre cœur, et les coups de marteau broyer votre âme comme le raisin sous le pressoir ? De saintes âmes ont reçu dans leurs membres les stigmates du Christ et souffert en leur chair les tourments de Jésus crucifié ; mais qu'est cela encore en comparaison de vos douleurs ?